
LE MOIS

Lettre de Paris

Parmi les diverses manifestations officielles de grand style qui ont marqué à l'Opéra, à la Comédie-Française, à l'Odéon, et dans les moindres théâtres des boulevards et en province aussi bien qu'à Paris, les fêtes du tricentenaire de la naissance de Molière, il en est une dont il importe de souligner la signification. C'est la messe de *Requiem* solennelle qui fut, sur l'initiative de M. G. Le Roy, secrétaire de la Comédie-Française, célébrée, le 17 février, en mémoire du grand comique.

Voilà qui témoigne d'une singulière évolution des mœurs et affirme bien le relèvement de la condition du comédien, jadis si décriée, et l'importance aussi que le monde des spectacles a prise dans la société contemporaine. L'église connaît bien son époque qui a réhabilité du même coup et une profession honnie autrefois et un acteur qu'elle rejetait jadis de la communion romaine. On ne peut s'empêcher, en effet, de songer que, lorsqu'il agonisait assisté seulement par deux petites sœurs des pauvres, Molière avait fait en vain mander à son lit de mort le curé de Saint-Eustache, sa paroisse. Mais, par trois fois, le prêtre, oublieux des premiers préceptes de la charité chrétienne, négligent des devoirs de son ministère, avait refusé de se rendre à l'appel de cette « brebis égarée » de son troupeau. Car, comme beaucoup de personnages notoires de son temps, Molière, malgré une vie peu édifiante sans doute, avait conservé au tréfonds de son âme une foi assez vivace pour désirer les secours de la religion catholique au moment d'aborder l'immense inconnu qui affolait un Pascal, faisait faire à La Fontaine amende honorable de son libertinage, courbait Des Barreaux sous le poids de ses péchés et jetait Mme de La Vallière dans les rigueurs de la pénitence et du cloître.

Mais le curé de Saint-Eustache, qui avait lu Bossuet et avait retenu peut-être les excommunications fulminées par Mgr Hardouin de Péréfix contre l'auteur de *Tartuffe*, et qui plus vraisemblablement avait présents à l'esprit les ordres de l'archevêque d'alors, Harlay de Champvallon, le curé de Saint-Eustache ne se dérangea point. C'est tout juste si Molière, repent, et qui attendait du geste de l'absolution la rémission de ses fautes amoureuses et les prières propitiatrices de la bonne mort, put obtenir, sur les supplications de sa veuve, furtivement, de nuit, comme à regret, un coin de sépulture en terre bénite.

Il est piquant que ce soit notre âge de libre-pensée qui ait mis fin pour Molière, par ce service obituaire, à une sorte de purgatoire qui a duré plus de deux siècles, et accompli cet acte tardif de réparation éclatante et d'habile tolérance.

* * *

La tolérance est une vertu des belles intelligences. Elle se fonde peut-être, en dernière analyse, sur un immense scepticisme, M. Sébastien-Charles Leconte, pour qui le verbe seul est dieu, « seigneur des destins millénaires ».

« *Et le seul Eternel parmi les éphémères* »
ne me donnera pas démenti sur ce point.

M. Sébastien-Charles Leconte a recueilli et continue la tradition des salons littéraires de la bonne époque. Sa maison, comme naguère celle de José-Maria de Heredia et, plus tard, celle du brave Coppée, est ouverte à l'élite des écrivains d'aujourd'hui et aux fervents de la poésie. Chez lui se coudoient et discutent les représentants des opinions les plus contradictoires et les tenants des écoles littéraires les plus opposées, car il importe surtout, selon lui, d'être sincère et d'écrire de beaux vers.

M. Sébastien-Charles Leconte, né à Arras, d'une vieille famille du Calaisis, en 1865, est un des maîtres de sa génération et de la génération suivante. Tous s'accordent sur l'estime et l'admiration qu'on doit à une œuvre savante, lourde de pensée, sonore et harmonieusement plastique, au fidèle observateur des lois et des règles classiques, grand prêtre éloquent du lyrisme français.

Un prince des poètes et le plus vénéré pour son amour exclusif de la poésie et la dignité de sa vie préside aux réunions éclectiques qui rassemblent, depuis des années déjà, rue Copernic, chez M. S.-Charles Leconte, la littérature qui se fait et celle qui a déjà escaladé les pentes du Parnasse. Ce prince, c'est Léon Dierx, de qui l'olympienne effigie de bronze propose, par delà la mort, la noblesse d'un caractère intègre et la majesté d'une œuvre architectonique et sensible, en exemple à tous ceux qui rêvent de la gloire loin des réclames turbulentes et des méthodes de l'arrivisme contemporain.

Le maître bienveillant du logis a pour Léon Dierx, né à La Réunion, comme Leconte de Lisle et Lacauassade, le culte amical de celui qui a vécu longtemps aux îles fortunées de l'Océan Indien ou de la mer de Corail, à Tahiti ou à Nouméa et qui a, comme l'antique Ulysse, au cours de ses périples lointains, connu l'histoire de beaucoup d'hommes, leurs mœurs et leur indulgente sagesse. Il a pour Dierx aussi le culte d'un disciple. Mais, observe judicieusement M. Ernest Prévost, (1) :

« Si les poèmes plastiques du *Bouclier d'Arès* peuvent évoquer *Les Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, *L'Esprit qui passe*, *Les Bijoux de Marguerite*, *La Tentation de l'Homme* — ce livre qui n'emprunte rien à personne et ne ressemble à aucun autre — et *Le Sang de Méduse*, et *Le Masque de Fer* sont bien à Sébastien-Charles Leconte.

» Il a éveillé, animé, mis en mouvement les architectures et les sculptures, les ciselures et les joailleries de l'impassible perfection parnassienne, voué à l'action et fait rentrer dans le tumulte des siècles ses enchassements et ses flamboiements, ses pavois et ses armures, ses somptuosités et ses fastes, ses harmonies sonores et triomphales.

» Il a édifié « en rythmes créateurs de nuits monumentales », en vers précis, crêtés de rimes dures, ce Temple de lumière fait des reflets de ses âmes anciennes, cette épopée philosophique dont l'originalité, l'envergure et l'emprise sont uniques dans notre littérature. »

Et, ramassant en un raccourci vigoureux, les tendances diverses sous l'unité, coruscante comme le ciel austral, des images et des rythmes, de la formidable épopée universelle qu'est

(1) *Le Gaulois*, 21 janvier 1922.

l'œuvre de M. S.-Ch. Leconte, le critique en synthétise fort bien les aspects multiples :

« C'est un beau poète, un fier poète que Sébastien-Charles Leconte. C'est sûrement, à l'heure actuelle, l'un de nos plus grands poètes. Il a derrière lui, non seulement une œuvre imposante, mais une œuvre singulièrement originale et puissante, marquée du prestige de la pensée, embrassant plusieurs cycles d'humanité, magnifique de visions et d'images, et solide, et virile, et impeccable.

» Certes, ce n'est pas une œuvre accessible au vulgaire, une œuvre facile. Sébastien-Charles Leconte n'est pas un poète souriant, ni berceur. On hésite au seuil de son temple « de cèdre et de granit noir » ; on recule. Mais lorsqu'on a franchi ce seuil, que la pensée, excitée, s'est mariée au grand mystère, elle jouit de l'immuable et hautaine ordonnance, elle s'épanouit, initiée, en la noble atmosphère des idées, en la magnificence des évocations et des formes... Sa poésie jaillissante, condensée, chargée de substance spéculative, est d'une philosophie aiguë, le tout fondu en un verbe indestructible qui retient et absorbe l'impétuosité des mots. »

M. Ernest Prévost aurait pu ajouter que le poète a su plier son verbe altier à la douceur des strophes élégiaques pour murmurer, dans *Les bijoux de Marguerite*, le cantique à la fiancée, à celle qui est devenue son inspiratrice et sa Muse incarnée. A son sourire et à sa grâce vont tous les hommages des poètes. Et il sont nombreux.

M. Sébastien-Charles est président de la Société des Poètes Français. Voici l'état-major de l'association : Ernest Raynaud, le compagnon de Moréas et le fondateur de l'école Romane jadis ; Yvanhoë Rambosson qui n'ignore aucune des manifestations artistiques de ce temps ; Fernand Hauser, que les débats parlementaires et le journalisme intensif ne sauraient accaparer tout entier ; André Foulon de Vaulx, le mélancolique et pur songeur des *Eaux grises* et du *Vent dans la Nuit*, artiste consciencieux qui ne se prodigue guère en vaines palabres ; Jean-Valmy-Baisse, courrieriste de *Comœdia*, romancier et auteur dramatique ; Charles Dumas, un vrai poète aussi celui-là ; Charles Dornier, l'auteur entre autres recueils, de ce beau livre *Le Pain Quotidien*, qu'on devrait bien réimprimer ; André Delacour, le poète humain et tendre de l'austère devoir, qui est

aussi un chroniqueur littéraire substantiel; R. Christian Frogé, Henri Allorge, Maurice Brillant, Schuré, Léon Mouchot...

Et voici encore Albert Lantoine, qui se tient trop à l'écart et qui a ciselé ce menu chef-d'œuvre *Elisquah*, joyau de la prose; Jo Ginestou, épicurien fantaisiste aux rimes impertinentes; Charles Regismanset, toujours suivi de son plus intime ami Carl Siger et quelquefois accompagné de son collaborateur Louis Cario, qui conte avec verve des anecdotes plaisantes. Il y a aussi André Lamandé, qui a campé son *Castagnol*, le pâtissier historique, si gaillardement et si poétiquement. C'est du gay savoir à foison que ce livre! Vais-je nommer Jacques Noir, pseudonyme de l'auteur de *l'Ame inquiète*? Joseph Delteil, le silencieux, Fernand Dauphin, Henri-Jacques, Pierre Jalabert, Albert Willemetz, Edmond Rocher, Jean Royère, Henry Charpentier, le critique le mieux doué de la jeune littérature; son homonyme, John Charpentier, aux yeux de flamme et qui n'ignore rien de la littérature anglaise? Louis Lefebvre, rare à Paris, est là quelquefois avec son regard droit, sa parole franche. Il est l'auteur du plus pathétique résumé du Calvaire du combattant, ces *Quatorze stations* (1) où se révèle mieux qu'un admirable écrivain, un cœur fraternel. Quelquefois aussi, quand il n'est pas à Aix-Marseille où il professe, Emile Ripert, qui a traduit de si originale façon les distiques d'*Ovidius Naso* dont il a rendu vivants les amours et l'exil, ou encore Alphonse de Châteaubriand et E. Hollande.

Parmi les familiers, comme Pisanello, le médailleur de *Belles Lettres* et quelques-uns des Sept — les Sept Sages — qui escortent Maurice Landeau, on rencontre des passants d'un jour: Daniel Thaly, venu de La Dominique; le René Maran, d'avant la gloire, arrivé de Fort Crampel; Robert Randau, père de *Cassard le Berbère*, débarqué lui aussi du continent noir...

Cependant, autour de Mme Leconte, babillent les princesses des lettres: Madame Jehan d'Ivray ou Mme Rachilde, Mlle Nicolette Hennique, Mlle Lya Berger, au sourire indulgent, Mlle Marie-Louise Vignon, au visage mélancolique comme ses poèmes, la souriante Mme Gaulard-Eon, Mme Cécile Périn, Mme Jamati.

Toutes et tous se rallieront avec joie à cette heureuse sugges-

(1) Dans *Poulot en Italie*.

tion du bon coryphée Ernest Prévost: un poète de la qualité de M. Sébastien-Charles Leconte devrait être sollicité, au premier fauteuil vacant, d'entrer à l'Académie Française. Il devrait y suivre un autre grand lyrique qui fut lui-même président de la Société des Poètes Français, est le président aujourd'hui de la Société des Gens de Lettres, j'ai nommé le maître Edmond Haraucourt, qui cache sous des manières un peu brusques un grand cœur généreux. Ne faut-il pas que les différentes attitudes du lyrisme français soient représentées sous la Coupole ? Entre MM. Henri de Régnier et Jean Richepin, la place est bien mesurée aux poètes.

* * *

Georges Périn, qui vient de mourir à 48 ans, le jour même que paraissait son roman *Main sans bague*, était un des habitués de la rue Copernic. Il ne parlait pas beaucoup et, quand il le faisait, c'était sans hausser la voix. Il fumait dans un coin, sagement et souriant de ce sourire de bonté et d'indulgence un peu triste qui le caractérisait.

Poète dans l'âme, aimant l'imprécision et comme le voile d'irréalité autour des choses, il avait publié plusieurs volumes de vers très délicats et nuancés. Sa manière n'avait pas changé depuis *Les Emois blottis*. Sa prose avait les mêmes qualités que ses vers aux contours flous et fondus. C'était un impressionniste de la plume d'une grande finesse d'écriture et d'une pensée douce et humaine. Je me repose avec douceur et regret sur le souvenir de Georges Périn.

* * *

Pendant la deuxième quinzaine de février ont été exposées à la Galerie du Luxembourg des œuvres de MM. Berthallat, J. van der Bilt, Mme O'Lallaghan, MM. Robin, Octave Rotsaert, Van Rube, Triquegniaux et Charles Verbrugghe. Ce sont là des talents jeunes et pleins de bonne volonté. Trois m'ont surtout retenu: un sculpteur, Octave Rotsaert, et deux peintres, — tous trois, m'a-t-on dit, Brugeois.

Ce buste de faune, les figures de jeunes femmes de Rotsaert

attestent un beau savoir faire, hardi, original, naturel dans sa simplicité. Il me semble que Rotsaert, s'il persévère, peut s'égaliser aux plus grands pétrisseurs de glaise de son pays. Il avait exposé, en outre, quelques dessins d'une vigueur et d'un relief étonnants. Un portrait, où j'ai cru reconnaître le peintre Cassel, et un enfant nu au corps contrefait, étaient d'une facture et d'un réalisme admirables.

Des deux peintres, l'un d'eux, John Van der Bilt, s'atteste d'une individualité moins constante. Il semble hésiter encore et chercher la formule d'un art adéquat à son tempérament. Un coin de village en Flandre où passent deux vieilles, avait dans son calme discret, malgré son peu de profondeur, des lumières et des ombres agréables.

Charles Verbrugghe est avant tout un coloriste. Il a adopté l'impressionnisme évolué qui convient aux paysages qu'il traite et sans doute a-t-il subi fortement l'influence de son grand compatriote, Emile Claus, l'artiste éblouissant du *Zonneschyn* d'Astene. Il a, comme lui, en tout cas, ce que Camille Lemonnier appelait « un don merveilleux de fraîcheur, un sens primitif des éléments ». Il a noté et traduit les vibrations et girolements de l'atmosphère avec une surprenante intensité. Il interprète, dans les aubes roses ou les crépuscules bleus et violets, le poème de la Flandre au printemps ou à l'été, la Flandre verdoyante aux lumières diaphanes et papillotantes qui reflète la beauté pensive de ses jardins fleuris, de ses maisons à perrons dans les canaux, et se mire avec complaisance, parée de couleurs vives, dans les miroirs des eaux immobiles.

Charles Verbrugghe est, croit-on, un autodidacte. Il y paraît parfois à son dessin que ne peut tout de même point compenser, non point la débauche, mais le triomphe de sa couleur. Quand Verbrugghe aura établi un juste et sûr équilibre entre sa construction et sa vision de la nature, il deviendra, je n'en doute pas, un des plus parfaits paysagistes contemporains.

LEON BOCQUET.

